

La langue, véhicule de l'identité

GISÈLE CHARLEBOIS

ENSEIGNANTE

La langue: moyen de communication

Pour vivre réellement plutôt que simplement survivre, l'être humain a besoin d'avoir une identité qui lui est propre et dont il peut être fier. Beaucoup d'éléments entrent en ligne de compte dans le développement de cette identité humaine et parmi ces éléments, le sentiment d'appartenance à un groupe social constitué (que ce soit la famille, la communauté immédiate ou la nation) occupe une place importante dans la recherche de l'équilibre chez la personne. La langue pour sa part est le support par lequel l'être humain peut sentir qu'il appartient à une société, elle est le véhicule principal de sa communication avec les autres.

Une connaissance adéquate de la langue est primordiale pour le développement de l'identité de la personne: comment, en effet, peut-on définir sa pensée, comprendre et identifier ses émotions de même qu'exprimer ses sentiments si on ne peut mettre sur tout ce qu'on ressent et qu'on veut partager avec les autres, les mots justes

dont on comprend bien la signification? Le jeune enfant n'a pour se faire comprendre que les pleurs, mais au fur et à mesure qu'il grandit physiquement, son développement mental le rend apte à acquérir un vocabulaire, plus ou moins vaste selon sa famille et son milieu, qui lui permet de s'exprimer plus facilement. La société accepte et trouve même parfois amusant qu'il fasse des erreurs dans l'utilisation des mots ou qu'il les déforme, mais une fois qu'on est devenu adulte, la société est moins tolérante et a même souvent tendance à classer les gens selon leur degré de maîtrise de la langue.

Une bonne connaissance de la langue facilite évidemment la communication avec les autres, je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle la favorise, car beaucoup d'autres facteurs entrent en ligne de compte dans les relations interpersonnelles, mais la capacité de s'exprimer clairement et de bien se faire comprendre permet à la personne humaine de développer une plus grande confiance en elle. Cette confiance se ressent face aux autres avec qui elle rend le contact plus facile et moins stressant, mais elle se vit également dans un sens intérieur de conscience d'être en maîtrise et en contrôle des mécanismes de

l'expression. D'autre part, la pauvreté du vocabulaire provoque souvent une frustration face à l'impuissance d'exprimer adéquatement ce qu'on ressent et ce qu'on veut faire savoir aux autres, face à l'incapacité d'être compris des autres. Cette frustration entraîne par conséquent des réactions qui peuvent amener au repli sur soi ou même aller jusqu'à la violence. Pour pallier à ce manque de vocabulaire, bon nombre de personnes ont alors recours à des expressions "passe-partout" qu'elles utilisent indifféremment pour toutes les occasions. Un même mot accompagnant des phrases diverses peut autant vouloir exprimer le plaisir et l'admiration que le dépit ou la colère.

Bien des gens sont tentés à tort de porter un jugement de mépris sur cette façon de s'exprimer ou de prendre en pitié les personnes qui l'utilisent. On ne doit pas perdre de vue la réalité: cette façon de s'exprimer n'est généralement pas vue comme une faiblesse ou un handicap, au contraire, elle peut même dans certains cas être valorisée quand on tient à se distinguer des autres pour mieux marquer son identité. On assiste alors à un phénomène de développement d'une microsociété à l'intérieur même du grand groupe socio-

linguistique. Citons en exemples le développement d'un argot propre à un milieu spécifique ou l'invention par les jeunes (et ce à toutes les époques) de mots superlatifs nouveaux pour exprimer des sensations fortes qu'à leur avis, les adultes ne peuvent évidemment pas ressentir...

Le langage qu'on connaît depuis sa plus tendre enfance, même s'il est jugé déficient par la société, est naturel dans la famille, avec les amis, dans le groupe auquel on appartient et auquel on s'identifie, il n'est en rien source d'humiliation. Le malaise peut venir quand on en sort, quand en regardant la télévision on ne comprend pas bien ce qui s'y dit; un premier doute apparaît alors: serait-il possible que notre milieu ne nous ait pas suffisamment outillé pour faire face à la communication avec le monde extérieur? Le questionnement est alors encore intrapersonnel, mais il prend une dimension plus grande en passant à l'interpersonnel, quand par exemple à l'école, un jeune ne peut pas suivre son enseignant ou pis encore, ne peut se faire comprendre de lui: c'est alors que la personne peut ressentir l'humiliation. C'est par la comparaison avec d'autres, qui possèdent des moyens différents des nôtres, qu'on peut vivre un sentiment ou d'infériorité ou de rejet (qu'on se sente mis à part ou qu'on rejette soi-même les autres). Combien de jeunes, dans une classe ou dans un groupe qui n'est pas le leur, se referment et refusent de répéter leur intervention, si on ne l'a pas comprise du premier coup: "Non, j'ai rien dit... c'est pas impor-

tant". D'autres par contre se font une gloire d'être différents et exagèrent même la pauvreté ou les particularités de leur vocabulaire ou l'emploi fréquent de jurons simplement par bravade, pour provoquer.

Amélioration de la qualité de la langue

Si on veut améliorer la qualité de notre langue à la fois sur le plan du vocabulaire et sur celui de la syntaxe, on ne doit pas s'y lancer avec arrogance ni en méprisant la façon de parler québécoise ni en proposant un modèle étranger; on risquerait alors de provoquer l'agressivité. Cet effort dont le but est louable serait ressenti comme une démarche humiliante face à notre identité, il se buterait à une forte résistance au changement et les efforts, malgré la bonne volonté initiale, seraient voués à un échec certain. Ce qu'il faut développer alors chez le francophone nord-américain, c'est une fierté d'appartenance à sa race et à sa culture et susciter chez lui la motivation à mieux les connaître. Sans tomber dans la réaction des années 60 qui ont glorifié l'utilisation du langage "joual", on doit partir de la spécificité du vocabulaire local pour l'enrichir et tenter de corriger par la même occasion les fautes de syntaxe en partant des plus flagrantes, souvent les plus fréquentes aussi, et en améliorant graduellement la qualité de la langue parlée puis celle du français écrit. On est généralement prêt à mettre des efforts dans ce sens si on y trouve

une motivation, un intérêt et si le but à atteindre a pour nous de l'importance. C'est pourquoi, si on ne développe pas la fierté de sa langue, si on ne lui reconnaît pas de véritable valeur, il y a peu de chance qu'on parvienne à l'améliorer: en effet on n'apprend bien ce qu'on aime.

Pendant les années 60 et 70, il s'est produit une transformation profonde de la façon traditionnelle d'aborder l'étude des lettres et des sciences humaines et on s'est par la même occasion lancé tête baissée dans une survalorisation des sciences pures, des mathématiques longtemps négligées, ainsi que de la nouvelle venue, l'informatique. On s'aperçoit aujourd'hui qu'on est allé trop loin et que tout en étant importantes, ces matières qui servent souvent à juger de l'intelligence des élèves et de leurs aptitudes à poursuivre leurs études, et par conséquent à trouver une place sur le marché du travail, n'ont pas apporté la solution espérée au bien-être de l'humanité, à l'atteinte d'un plus grand équilibre de l'individu. Au contraire, en se coupant de ses racines, de l'ensemble de sa culture, en accordant moins d'importance à la qualité de sa langue, la personne a également perdu davantage de lien avec son identité propre à travers son identité culturelle. On commence, à la fin des années 80, à réaliser la nécessité de revenir à un plus juste équilibre de la formation académique des jeunes, à une revalorisation plus conforme à la réalité des matières scolaires dites de culture.

Durant deux décennies,

une mentalité nouvelle s'est lentement développée, contribuant à diminuer chez le francophone d'Amérique du Nord son lien naturel avec son identité culturelle, à savoir que connaître et maîtriser sa langue est inutile, qu'apprendre son histoire est une perte de temps, temps qui serait beaucoup mieux utilisé à étudier les sciences exactes ou l'informatique. Il serait peut-être temps qu'on réa-lise que pour trouver son identité et l'intégrer fièrement, il faut d'abord la connaître. On en arrive évi-demment à la conclusion suivante: l'ignorance, qu'elle se situe au niveau d'une mauvaise connaissance de sa langue ou d'une méconnaissance de son histoire ou de sa culture, est un dangereux ennemi de l'identité.

Intérêt accru pour la langue

On assiste cependant avec plaisir depuis quelques années à un phénomène nouveau: l'intérêt accru de la population en général et des jeunes en particulier à s'ouvrir aux connaissances culturelles et à tenter d'améliorer la qualité de la langue parlée et écrite. On remarque un foisonnement d'équipes de "Génies en herbe" dans les écoles secondaires et ainsi que dans certaines écoles primaires. Même sans être membres des équipes en lice, les élèves assistent nombreux aux matchs qui se disputent en dehors des heures de cours. Ce n'est plus mal vu que d'être cultivé; la culture revêt soudain de l'intérêt et devient source de fierté dans un groupe d'appartenance.

Il en est de même de la multiplication des concours d'épellation ou de dictées pour lesquels on note une participation de plus en plus grande tant dans les écoles que dans la population.

Les médias se lancent dans cette foulée, car ils y sentent un intérêt de leur auditoire, mais ils ont en plus une responsabilité d'éducateurs et de guides en ce sens: ils ne doivent pas être à la remorque de leur clientèle et lui offrir, pour augmenter leur cote d'écoute, des produits de qualité douteuse parce que plus faciles d'accès; ils se doivent plutôt d'en être la locomotive. Les journaux ne peuvent diminuer la qualité de leurs articles, les postes de radio, les chaînes de télévision ne peuvent abaisser la qualité de leurs programmes sans que toute la société n'en soit elle-même pénalisée et à la longue diminuée dans sa culture. Ces exemples ne sont que quelques moyens parmi d'autres d'éveiller les gens à l'importance de la langue et de la culture; le pas suivant est de réaliser que la démarche est essentielle pour la sauvegarde de toute une nation menacée d'extinction dans son identité culturelle.

Fierté de la langue et identité culturelle

Il est difficile de parler de la langue sans ressentir en soi une certaine émotion, elle est si intimement liée à notre être tout entier. Il arrive souvent en effet, qu'à travers l'appartenance à une langue particulière et à la culture qu'elle sous-tend, on vive par

rapport à d'autres cultures soit un sentiment de fierté et d'orgueil, soit au contraire la frustration et l'humiliation. La plupart du temps ce sentiment n'est pas raisonné, il nous est transmis dans un contexte historique particulier par l'éducation familiale, scolaire ou sociale et il touche directement l'identité de la personne.

Dans un pays, à plus forte raison dans un continent, où une nation est minoritaire, sa survie en tant que groupe linguistique et social distinct est essentiellement liée à l'identification de ses membres à leur langue, et pour s'identifier à une langue et à sa culture, il faut en être fier. Si un bon nombre de Québécois, tout en étant francophones, ne s'identifient pas à la culture française, c'est d'abord souvent parce qu'ils la connaissent mal et l'ont opposée à la culture québécoise. Peu sont parvenus à voir la culture québécoise comme une culture française de base enrichie par les apports nord-américains que nos ancêtres y ont ajoutés tout au long de l'histoire. Par conséquent, beaucoup ont pu voir et voient encore la culture française comme une menace à leur identité propre et ce, souvent parce qu'ils se sentent humiliés face aux Européens.

D'autres encore, que ce soit des francophones, anglophones ou allophones, ne connaissant pas réellement la culture française, croient tout simplement qu'elle n'existe pas ou alors qu'elle est inférieure aux autres cultures d'Amérique du Nord. L'ignorance d'une autre culture peut amener au mépris: en effet,

qui n'a pas déjà réagi au "Ce peuple est sans histoire et sans littérature" de Lord Durham? Et si certains membres de la société ici visée peuvent relever la tête avec fierté, la majorité ainsi méprisée développe souvent face à l'humiliation le sentiment d'infériorité. Cette ignorance de la valeur de sa propre culture est source d'humiliation profonde, elle est aussi un terrible ennemi de l'identité.

La vraie culture n'est pas qu'un simple vernis qu'on applique sur des connaissances de base, c'est toute une façon d'être et de penser qui distingue un groupe social d'un autre. Il arrive que notre identité puisse être plus ou moins équilibrée selon notre fierté ou notre gêne (pour ne pas dire honte) d'appartenir à notre groupe social. Or, lorsque nous comparons deux personnes de langues différentes, nous oublions souvent qu'il ne s'agit pas uniquement de différences entre les vocabulaires, où certains mots de l'un correspondent exactement à d'autres mots chez l'autre, mais bien d'une identité culturelle particulière beaucoup plus profonde. Si ce n'était qu'une question de vocabulaire, il suffirait d'apprendre le grec pour se sentir Grec, d'apprendre le japonais pour tout ressentir et réagir à la façon des enfants du pays du Soleil levant; or nous savons tous que ce n'est pas le cas. La langue est le véhicule de la culture totale et les Français ne pensent pas et n'agissent pas tout à fait comme les Chinois ou, pour prendre un exemple plus près de nous, comme les Anglais. Le Français est en général plus cartésien, il hésite à fonctionner à priori, il

préfère réfléchir, discuter, planifier (parfois trop) avant de se lancer dans l'action, alors que l'Anglais, plus pragmatique, agit d'abord quitte à rectifier son tir (parfois beaucoup) en cours d'action. Nous aimons, tant dans nos organisations financières et commerciales que gouvernementales, que les lois et règlements soient précis et écrits, qu'on puisse s'y référer en tout temps et qu'on sache à quoi s'en tenir exactement; nos voisins préfèrent les règlements non écrits, la loi coutumière et la force du précédent. Sans vouloir valoriser une façon de fonctionner ou dénigrer l'autre, cet exemple ne vise qu'à mieux faire comprendre que l'identité culturelle liée à une langue est très profonde et ne s'arrête pas aux simples niveaux du vocabulaire ou de la syntaxe.

C'est pourquoi quand une personne, dans son propre pays, perd l'utilisation de sa langue pour fonctionner constamment dans une autre et cela même dans sa vie privée, c'est son identité culturelle elle-même qui est touchée; avant d'être assimilée complètement elle sera d'abord troublée, comme assise entre deux chaises et parce que coupée de ses racines, elle n'aura pas le sentiment d'appartenir à un groupe ou à l'autre. Elle ne fait plus partie de son groupe d'origine, qu'elle a plus ou moins renié, et même si elle est d'emblée acceptée par son nouveau groupe, c'est intérieurement, culturellement, qu'elle ne s'y sent souvent pas réellement intégrée. Cette situation est différente de celle du nouvel arrivant qui vient par choix s'installer dans un nouveau pays et qui choisit d'ap-

prendre et d'utiliser une langue qui lui est étrangère sans pour autant rejeter la sienne dont il reste toujours fier. Mais la personne qui, pour des questions d'ordre soit social soit financier ou par sentiment d'infériorité face à sa culture, en arrive à délaisser sa langue pour fonctionner en permanence dans une autre, vit généralement un déchirement de son identité.

Réaction aux inégalités

Je reviens souvent à la fierté d'appartenance à sa langue et à sa culture, car, sans être le seul élément ou même une condition sine qua non, elle reste cependant un facteur fondamental du développement équilibré de l'identité. Si la crainte et le sentiment d'infériorisation, et c'est volontairement que je n'ai pas utilisé le mot infériorité, font supporter pendant un certain temps l'humiliation subie face à un autre groupe linguistique, vient un temps où la survie réagit et tente de secouer le joug devenu insupportable. Derrière la réaction plus ou moins violente, suit la culpabilité; pour se soustraire à ce sentiment dérangeant, on réinstalle la tolérance et le cercle vicieux se poursuit; on vit de nouveau l'humiliation qui, lorsqu'elle devient insupportable, entraîne la réaction ou, pire encore, si on n'ose plus réagir, la tentation de se joindre au groupe qu'on perçoit comme possédant la supériorité, qu'elle soit culturelle ou financière. Or l'assimilation d'un groupe linguistique

par un autre entraînerait la disparition de toute une culture et l'appauvrissement du pays tout entier.

Il faut donc arrêter ce cercle vicieux et remplacer l'orgueil qui ne fait que réagir par la fierté qui, elle, pousse à agir! Si les francophones d'Amérique veulent conserver leur identité linguistique et culturelle, il leur faut agir. Il ne suffit pas qu'un gouvernement fasse passer des lois pour protéger la langue; ce sont les citoyens surtout qui doivent prendre conscience des raisons pour lesquelles ces lois sont si importantes pour la survie de leur identité et doivent eux-mêmes travailler à l'amélioration de la qualité de leur langue et de la connaissance de leur histoire. Les francophones ne peuvent plus compter sur un haut taux de natalité pour assurer leur survie grâce au nombre, pour maintenir la majorité dans la province; c'est donc par le dynamisme de leur culture et la valorisation de leur langue qu'ils pourront attirer dans leur société les nouveaux arrivants qui ne demandent qu'à se joindre à un groupe fier de son identité, conscient de sa juste valeur et capable de prendre en main les rênes de sa destinée.

Une société dont l'existence même est menacée dans le temps se doit de développer le réflexe de survie et de refuser de se sentir coupable de porter atteinte aux droits d'un autre groupe linguistique si elle maintient envers tous le respect des droits humains fondamentaux. Evidemment la négation aux

autres de ces droits fondamentaux n'est pas une solution acceptable, pas plus que l'agressivité ou le manque de respect à leur égard; il faut arriver à vivre en harmonie, tout en se faisant aussi respecter. Nous avons le droit, quand nous payons pour un service chez nous, d'être servis dans notre langue, et une attitude à la fois ferme et souriante a beaucoup plus d'effets positifs que l'agressivité ou la démission; elle peut amener un patron à engager dans l'avenir un employé bilingue plutôt qu'un unilingue anglophone; elle peut encourager les nouveaux arrivants qui se lancent dans le commerce ou le domaine des services à apprendre le français et à se joindre à la société francophone et en augmenter ainsi le nombre, mais encore une fois, seule une société culturelle dynamique peut exercer sur d'autres une certaine attraction.

L'identité linguistique et l'avenir

Beaucoup de jeunes de nos jours se veulent d'une ouverture plus internationale et préfèrent se voir comme citoyens du monde. Il est vrai que fondamentalement les êtres humains sont semblables, mais pour se comprendre mieux entre personnes de cultures différentes, il est nécessaire de se connaître soi-même, de savoir ce que cela signifie d'appartenir à sa nation; on ne peut apprendre à connaître les autres et à les accepter tels qu'ils sont si on ne se connaît pas

soi-même, si on n'est pas fier de soi et de sa société. Quelle part de responsabilité avons-nous, adultes, dans l'éducation que nous donnons aux jeunes face au développement de leur identité personnelle, mais aussi linguistique et culturelle? Pouvons-nous nous cacher derrière l'excuse de l'ignorance et prétendre qu'il n'y a pas de problème, alors qu'au contraire, il est viscéral. Sans prétendre en arriver un jour à des solutions qui pourront tout régler, nous pouvons accepter, en tant qu'individus puis en tant que collectivité, de nous arrêter et de faire les réflexions nécessaires pour développer la conscience de la situation et trouver les gestes à poser, les actions à entreprendre afin que notre société, en particulier notre jeunesse, ait devant elle un avenir qu'elle puisse envisager avec espoir.

Nous pourrions arriver à développer en nous une identité saine et équilibrée si nous travaillons d'abord et avant tout à faire monter en chacun de nous la fierté de nous-mêmes en tant que personne, en tant que nation. Nous devons parvenir à nous convaincre que nous sommes des êtres humains à part entière et que par conséquent nous avons les mêmes droits que les autres. Apprenons à faire respecter ces droits et à les protéger sans arrogance ni agressivité, mais avec fermeté et assurance; soyons conscients des gestes que nous posons et de leur impact sur notre avenir et même si ce n'est pas toujours facile, cherchons à agir davantage et à moins réagir. Notre avenir est entre nos mains, soyons-en les artisans compétents et éclairés. ■